

I. LE CAUCHEMAR (1)

Carl joue Pantalone.

PANTALONE. Il faut supprimer le ministère de la Culture. Il faut obliger tous les théâtres français à ne programmer que du divertissement. Les musées nationaux ne doivent pas exposer les œuvres des XX^e et XXI^e siècles. Il faut que les librairies éradiquent de leurs rayons tout livre qui n'est pas rentable économiquement.

Il est interdit de faire des interventions dites « culturelles » dans les établissements scolaires français.

Stan joue Arlequin.

ARLEQUIN. No ! È finita la commedia, et je suis tout seul à être malheureux... Mòsieur Pantalone, s'il vous plaît : ne nous laissez pas mourir !!!

PANTALONE. Rien à battre ! Hé, hé, hé... (*Carl frappe Stan.*)

ARLEQUIN. Mòsieur Pantalone ! Si vous supprimez les théâtres, nous : qu'est-ce qu'on va devenir ?

PANTALONE. Rien ! Voilà des siècles que vous nous faites chier avec votre théâtre !

ARLEQUIN. Mais Molière, quand même ?

PANTALONE. Non, non et non, c'est le pire de tous ! Attention !! Si vous continuez avec vos insolences, nous réhabiliterons le service

« fêtes et cérémonies » dans toutes les villes de moins de 15 000 habitants, plus de festivals de théâtre, mais des quinzaines commerciales. Ça vous apprendra Mûsieur Arlecchino à faire le clown avec l'argent des impôts ! Hé, hé, hé ! Vous ferez des kermesses l'été, des arbres de Noël, l'hiver !

Au lointain, on entend la chanson américaine « That's Entertainment » de plus en plus fort. Pantalone fait des claquettes.

PANTALONE. Il faut éradiquer les artistes. Mort aux rappeurs francophobes et misogynes des cités !

Les citoyens français réclament des bals le samedi soir, de la musique militaire le dimanche. Qu'on leur en donne !

À l'Assemblée nationale, un parlementaire a proposé de créer un département des beaux-arts au sein d'un grand ministère de l'Identité française, en place du ministère de la Culture !

(Carl enlève le masque de Pantalone.) À l'extérieur, c'est de pire en pire ! Et on dirait que ça ne vous concerne pas ! Protégés que vous êtes ici ! Merde ! Il faut réagir ! C'est trop grave !

STAN. Comment réagir ?

CARL. Je ne sais pas, moi... En rédigeant un tract... En parlant à la radio. On pourrait aussi occuper leur local...

ANNA. Les bonnes vieilles méthodes...

CARL. Tu commences à m'emmerder, toi et tes certitudes. On t'a suivie jusqu'ici, mais c'est comme si tu avais tout oublié ! Notre lutte, notre fraternité ! Tout oublié... Même Lucas !

ANNA. Mon combat, c'est de jouer tous ces textes, encore et encore jouer ! Et puis : avant de mourir, il nous a légué ce texte de Brecht. Tiens ! Lis-le, Stan !

STAN. *(Il lit.)* « Nos forces étaient faibles. Le but était très loin. Mais, moi je ne tiendrai pas, jusque-là. »¹

ANNA. À toi, Lucie.

1 D'après Bertolt Brecht/*Poésies*.

LUCIE. (*Elle lit.*) « Tout change. Recommencer tu peux avec ton dernier souffle, mais ce qui est passé est passé. »²

CARL. Il ne penserait plus ça, aujourd'hui. Devant le danger, il reprendrait le combat contre les politiciens.

ANNA. Allons, tu sais bien qu'il n'y a plus « eux » et nous, mais une foule, une populace, une masse désorientée qui se prend pour le peuple. Comme toujours, la voix de centaines d'ivrognes saoulés par la bière par des démagogues. Tu parles toujours d'un peuple souverain, toi ?

CARL. NON, Anna, ta gueule ! Ne touche jamais au peuple !!

Il essaie de se souvenir...

« Regardez l'exploité, quand il rentre le soir

Regardez ces femmes qui triment toute leur vie !

Vous qui bavez sur nous », qui dites..., non... qu'ils... Non ! non, merde !

ANNA. Qui descendez...

CARL. Ah oui ! « Descendez dans la mine à 600 mètres de fond

C'est pas sur vos tapis qu'on meurt de silicose

Vous comptez vos profits, on compte nos mutilés

Regardez-les vieillir au rythme des cadences

Patrons ! Regardez-nous, c'est la guerre qui commence... »

Il a oublié le reste et s'effondre.

Un jour, vous m'entendez, vous autres, un jour, la révolution mondiale et le progrès permettront de laisser travailler les machines, et laisseront les hommes jouir des loisirs et de la culture.

ANNA. Lucas a voulu quitter la vie, quitter tout ça. Alors, laisse-le tranquille là où il est. Il ne supportait plus les comédiens. Il ne croyait plus en nos combats. Il ne supportait plus que les théâtres soient tenus par des carriéristes ou des banquiers. Il n'en voulait plus de ceux qui au lieu de porter un regard sur le monde, préfèrent que le monde les regarde ! Il ne nous supportait plus, nous ! Alors, arrête un peu avec tes combats d'arrière-garde. Moi, je ne disais rien, mais je

2 D'après Bertolt Brecht/*Poésies*.

souffrais, je désespérais et pourtant je me battais, oui je crois qu'en réalité je n'ai pas cessé de me battre durant toutes ces années. Aujourd'hui, je n'ai plus ni force ni foi !

CARL. Alors, tu veux tout laisser tomber et remonter là-haut ?

ANNA. Non, je veux jouer, continuer à jouer, je dois continuer. Nous devons tous continuer à jouer, tout est là !

CARL. Tu sais que tu peux compter sur moi, dis, tu le sais, je l'ai promis à Lucas !

ANNA. Tu n'es pas à la hauteur, Carl. Tu n'as ni son courage ni son endurance. Il avait accepté d'être seul face à tous, y compris face aux siens.

IV. AU QUOTIDIEN

THOMAS. Pas de gémissements, pas de reproches ! Tu le savais où j'étais ce soir, merde !

LUCIE. Oui. Là où tu es tous les soirs.

THOMAS. Quand je rentre, tu n'imagines pas, après ces paroles enthousiastes et enflammées, après nos conversations exaltées, oui après ce que j'ai vécu avec eux, combien ce studio me paraît fade et sans âme, et notre histoire insignifiante.

LUCIE. Insignifiante... Thomas, arrête ! Je ne veux pas vivre à tes côtés, je ne veux pas vivre à tes côtés, mais avec toi ! Pendant quarante ans, ma mère a attendu sans rien dire que mon père rentre le soir.

Je ne veux pas de cette vie-là !

THOMAS. C'est pour ça que je fais un autre choix, celui de l'exceptionnel, de l'exaltation, du grand, de l'immense, du danger...

LUCIE. Je ne comprends pas. On rêvait d'une autre vie, avant. Tu me répétais que mon sourire, mes caresses te suffiraient pour être heureux. Que ce serait doux dans notre monde ! Voilà ce que nous avons choisi de vivre...

THOMAS. Cette douceur, je ne la supporterai pas !

LUCIE. Cette douleur, je ne la supporterai pas. Que mon cœur devienne froid, froid, dur, dur, et sec. Voilà ce que tu désires ? Voilà ce qui m'attend ?

Je ne te laisserai pas faire, Thomas. Je vais t'accompagner là-bas !

THOMAS. Hors de question ! Tu veux me faire passer pour un con, ou quoi ?

LUCIE. Que vaut l'amour quand on est si loin l'un de l'autre ?

THOMAS. Ça y est, c'est fait !

LUCIE. Comme c'est douloureux !